NOTICE SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE GABRIEL FERRY.

I

Gabriel Ferry de Bellemare, — dans les lettres il ne signa jamais que la première partie de son nom, — naquit à Grenoble en novembre 1809.

A peine âgé de huit ans, il perdit sa mère. Son père, sous l'empire, avait occupé la place de conservateur des eaux et forêts du département du Simplon.

La chute de Napoléon et la perte de tant de provinces annexées par la conquête, l'arrachèrent à cette carrière.

Sous la restauration il s'engagea dans différentes affaires commerciales avec l'Amérique du Sud, et finit

par fonder une maison de commission à Mexico. Souvent éloigné de son fils par la nature de ses occupations, il l'avait mis au collége de Versailles où il fit d'excellentes études.

... En 1830, Gabriel Ferry termina ses études, et vers 1831 son père, désirant l'initier aux affaires commerciales, l'envoya à Mexico, afin qu'il fit cet apprentissage dans sa maison même.

Le jeune homme partit avec cet enthousiasme que l'on éprouve communément à cet âge pour tout ce qui est lointain, pour tout ce qui présente le caractère de l'inconnu ou du merveilleux, car alors il fallait de longs jours de navigation pour aborder au Mexique.

A l'époque où Gabriel Ferry partit pour cette contrée, on était pour ainsi dire au lendemain de la fin de la guerre de l'Indépendance, le Mexique présentait le singulier spectacle d'une société qui a changé sa manière d'être. Aucun peuple n'a peut-être fait un plus triste usage de son indépendance recouvrée que celui-ci, trop ignorant pour comprendre les bienfaits d'une liberté qui aurait dû lui être d'autant plus précieuse qu'il l'avait plus chèrement acquise; toujours abusé par des hommes d'état trop corrompus pour les lui enseigner, il inaugurait alors le déplorable état de choses qui semble encore peser sur lui.

Cependant si aux innovations qu'entraînent toujours après elles les révolutions politiques, on joint les mœurs les plus bizarres, les usages les plus singuliers; on conviendra que le Mexique devait présenter un étrange spectacle, et fournir de nombreux aliments à la curiosité du voyageur.

Gabriel Ferry, en y arrivant dans ce moment n'échappa point à la fascination de ce milieu, il sentit les instincts de recherche et de curiosité que la nature avait déposés en lui se développer subitement. Aussi arriva-t-il que, venu au Mexique pour s'initier aux affaires commerciales, il ne s'en occupa nullement ou que très-peu.

Devenu promptement familier avec la langue espagnole, portant le costume mexicain avec une aisance à tromper les indigènes eux-mêmes, il vit de ces choses, il lui arriva de ces aventures qui sont la joie du voyageur qui ne visite les différentes contrées du globe que pour surprendre les mœurs de ses habitants dans leurs développements les plus secrets.

La société mexicaine lui offrit l'attrait d'un roman bizarre et mystérieux, dont on ne veut ignorer aucune scène; sa vie qu'il aurait pu rendre moins agitée à l'exemple de tant d'Européens, établis au Mexique, devint pleine de hasards: il allait au-devant des aventures, il les suscitait, il les provoquait; et fréquem-

ment on le vit faire de longues excursions à cheval, suivi d'un seul domestique, pour avoir le dernier mot d'une aventure[1] commencée à Mexico, sa résidence habituelle.

Souvent sa curiosité faillit lui devenir funeste; sa vie fut quelquefois menacée; mais sa bonne étoile le préserva toujours des dangers où le hasard l'avait fait tomber, et avec cette insouciance inépuisable du voyageur, qui dans un péril évité, ne voit qu'un garant de confiance pour l'avenir; à peine était-il échappé d'un mauvais pas qu'il se précipitait dans de nouvelles aventures, c'est-à-dire dans de nouveaux périls.

Au Mexique l'un accompagne fatalement l'autre.

Après quelque temps de séjour à Mexico un vif désir s'empara de Gabriel Ferry : celui de voir ce vaste désert qui sépare au nord le Mexique des Etats-Unis, retraite des Sioux et des Indiens Apaches, hordes barbares perpétuellement en guerre avec les blancs; de visiter ces prairies illustrées par Cooper; d'y admirer la vie sauvage dans toute sa simplicité primitive. Pour y parvenir il faut traverser le Mexique dans toute son étendue du sud au nord, en passant par la Sonora, la plus curieuse peut-être des provinces mexicaines:

[1] Ces aventures ont été la source des *Scènes de la vie mexicaine;* inutile d'ajouter qu'elles sont toutes réelles, que l'élément romanesque n'y entre pour rien, ou du moins que pour très-peu de chose.

voisine du désert, elle est la dernière halte de la civilisation.

De nouvelles études de mœurs, de nouvelles aventures, de nouveaux horizons devaient être nécessairement les conséquences d'un pareil voyage.

Ces différents motifs suffirent pour enflammer l'esprit curieux de Gabriel Ferry.

Une occasion lui permit bientôt de satisfaire ce désir. Son père, nous l'avons dit, avait établi à Mexico une maison de commission; il avait noué quelques relations commerciales dans la Californie alors peu peuplée; ayant à conclure une importante négociation, il y envoya son fils. Au retour Gabriel Ferry avait la faculté de pousser jusqu'au désert, si bon lui semblait.

Le jeune homme part, plein d'ardeur; s'embarque à San Blas sur la goëlette catalane *la Guadalupe*; navigue un mois dans ce beau golfe de Californie dont les eaux sont si limpides, si transparentes qu'on l'a appelé la Mer-Vermeille, touche à Pichelingue et remplit sa mission.

..... Désormais libre de son temps, il visite une partie des côtes de la Californie; arrête un instant son cheval devant les quelques huttes de la misérable bourgade qui doit s'appeler plus tard San Francisco, mais en garde cependant un souvenir assez précis pour en donner une description fidèle lorsque ses opulentes

mines d'or en auront[1] fait un des principaux centres de l'Amérique..... Puis il traverse de nouveau le golfe et va débarquer près de Guaymas, le plus important des ports de la Sonora.

Pour atteindre la limite du désert il lui faut traverser cette province.

A peu de distance de Guaymas il aperçoit au-dessus de la cime des liéges et des sumacs du chemin, où il va s'engager, des vautours qui tournoyaient en grand nombre et semblaient s'exciter à fondre sur une proie en poussant des cris de convoitise et d'effroi:

« Je piquai mon cheval de ce côté, dit-il[2], malgré la répugnance qu'il manifestait. Une scène hideuse frappa mes yeux : sept cadavres indiens étaient pendus à autant d'arbres, les uns par le cou, les autres par une jambe, d'autres enfin par les bras. Tous étaient affreusement mutilés, et n'offraient que des vestiges informes de figures humaines. Les meurtriers s'étaient acharnés sur ces cadavres avec une férocité inexplicable. La hache, le couteau avaient accompli sur eux leur sanglant ministère. Les bourreaux avaient brisé les jointures, disloqué, tordu les membres d'une manière épouvantable. Ils avaient par dérision attaché

[1] Voir dans *les Squatters*, la description de San-Francisco, avant la découverte de ses mines d'or.

[2] *La vie sauvage au Mexique*, page 42.

aux mains des suppliciés leur *macana* (casse-tête) de bois de fer, et dénatté leurs longs cheveux, qui balayaient le sol; mais un soleil perpendiculaire avait cautérisé toutes ces plaies, racorni et desséché la peau de ces cadavres; la putréfaction avait respecté ces momifiés, et la forme humaine toute mutilée qu'elle fût, jetait encore la terreur parmi l'essaim de vautours qui tournoyaient au-dessus d'eux. Les armes laissées sur le terrain, les débris qui jonchaient le sol, prouvaient que la lutte avait été longue et acharnée; les nombreuses traces de bestiaux mêlées à celles de pieds d'hommes nus indiquaient aussi que les Indiens avaient été surpris, nantis de leur butin. Avais-je sous les yeux un terrible exemple de représailles sanglantes ou la trace d'une agression injuste de la part des blancs? C'est ce que je ne pouvais décider et j'étais encore sous l'impression de cet horrible spectacle quand j'atteignis Guaymas. »

... Cette affreuse scène n'était pas cependant la seule que Gabriel Ferry devait voir à Guaymas. Quittant bientôt cette dernière ville, il traverse d'arides solitudes, échauffées par la réverbération d'un soleil insupportable, et atteint Hermosillo où quelques années plus tard le comte de Raousset Boulbon devait être fusillé après avoir remporté d'abord quelques avantages sur les troupes de Santa-Anna.

A Hermosillo il devient spectateur d'étranges scènes de contrebande; il rencontre un sénateur mexicain qu'il a connu à Mexico, et accepte la proposition que lui fait ce dernier de faire route ensemble jusqu'à Arispe, capitale de la Sonora.

Arrivés à Arispe, le sénateur force le jeune homme à accepter l'hospitalité chez lui et le conjure de renoncer à son projet de voir le désert; ne pouvant y parvenir il lui donne un de ses domestiques pour guide.

Suivi de ce nouveau compagnon, Gabriel Ferry se remet en route, traverse des solitudes mornes et désolées, semées çà et là de lugubres croix expiatoires, dont chacune rappelle le souvenir d'un meurtre, d'un assassinat.

Une bonne fortune cependant l'attendait: un soir, au moment d'entrer dans un pauvre village abandonné, un homme s'offre tout-à-coup à ses regards; il était de haute taille, sa figure était couverte d'une épaisse barbe rousse, un bonnet de peau en cône tronqué couvrait sa chevelure de même couleur que sa barbe. Une veste en gros drap gris, à basques carrées, à larges poches; des espèces de braies en peau de daim tannée, maintenues autour de ses jambes par des bandes de cuir, achevaient le reste de son costume.

Des lanières de peau, passées de droite à gauche sur sa poitrine, soutenaient une vaste gibecière en cuir,

et une corne à poudre. Un long rifle à canon de cuivre était jeté sur son épaule.

— Le nouveau venu parlait français, en un mot, Gabriel Ferry avait sous les yeux un véritable chasseur canadien, un rejeton de l'ancienne souche normande, un de ces coureurs des bois dont il avait entendu raconter tant de prouesses merveilleuses.

Il éprouva un inexprimable plaisir à s'entretenir avec lui dans sa langue natale; son souvenir resta désormais gravé dans sa mémoire. Il devait se le rappeler plus tard quand il écrivit son roman *Le Coureur des bois*. Continuant toujours sa route, il arrive aux mines d'or de Bacnache, les plus riches de la Sonora, et assiste curieusement au travail de l'extraction de de l'or.

Le domestique que le sénateur mexicain lui avait donné pour guide, le laisse non loin de là, il poursuit néanmoins sa route seul. Bacnache n'est éloigné du désert que de vingt lieues; mais aussi à mesure qu'on s'avance le paysage prend un aspect nouveau: il se ressent de ce voisinage.

— Les sentiers qui jusque-là, ont guidé le voyageur, viennent aboutir à d'immenses savanes; prairies sans arbres, sans buissons, mais qui couvertes de hautes herbes, dont la tige grêle se courbe au moindre souffle d'air, présentent au milieu de leur ceinture de col-

lines bleues l'image d'un golfe agité. De loin en loin s'élèvent, pareilles à des dunes, quelques collines sablonneuses, l'œil du voyageur n'embrasse pas d'autres horizons; c'est en vain qu'il presse le pas de son cheval pour sortir de ces solitudes, les horizons de collines tour à tour franchis semblent se reculer à l'infini devant lui!

Malheur à qui s'égare au milieu de ces prairies sans limites! Celui qui n'arrive pas le jour même au terme qu'il s'est proposé n'y arrive pas le lendemain: les ténèbres, les bêtes féroces, les Indiens rôdeurs, les Saltéadores (voleurs de grand chemin) en font leur proie.

Saisi à l'improviste par un accès de fièvre intermittente, Gabriel Ferry oublia complétement les instructions qui lui avaient été données, et s'égara au milieu de ces redoutables solitudes.

La chaleur et une soif dévorante vinrent ajouter à ses tourments[1].

« A mesure, que le soleil s'élevait sur l'horizon, une réverbération brûlante montait du sol jusqu'à moi, des rayons de feu me faisaient courber la tête et resserraient autour de mes pieds gonflés le cuir de mes chaussures. Le souffle du midi desséchait ma bouche; c'était

[1] *Scènes de la vie sauvage au Mexique*, page 198.

du feu et non de l'air que j'aspirais par les poumons. A mes côtés, les bois morts craquaient comme aux émanations d'une fournaise. Je marchais depuis deux heures, quand un malaise étrange s'empara de moi; un frisson parcourut mon corps, puis je tremblai de froid au milieu de cet océan de feu. J'eus beau m'envelopper de mon manteau, tout fut inutile. Je reconnus le retour d'un accès de ces fièvres intermittentes que j'avais gagnées à San Blas, où elles font tant de ravages.

« Après avoir lutté quelques instants contre la courbature subite qui brisait mes membres je mis pied à terre et me couchai sur le sol. J'étais au milieu d'un sentier tracé dans un bois épais; j'espérais me réchauffer sur le sable brûlant. En effet, une chaleur dévorante ne tarda pas à succéder au froid qui me faisait trembler, et dans l'ardeur de la fièvre, sans penser à l'avenir, j'épuisai ce qui me restait d'eau.

« Cependant le soleil s'élevait toujours; la soif me dévorait de nouveau, sous l'haleine suffocante du vent qui murmurait tristement dans les feuilles; mais j'étais dans un de ces moments où le malaise physique endort la raison: je prêtai l'oreille au bruissement du feuillage, qui me semblait le murmure de l'eau, et cette illusion apaisa momentanément ma soif. L'accès parut même diminuer d'intensité et je n'éprouvai plus

au bout de quelques instants qu'une extrême faiblesse. Je voulus alors remonter à cheval et la lassitude me jeta découragé sur le sable de la route. La soif revint en même temps plus ardente que jamais, vide de sa dernière goutte, mon outre gisait à côté de moi, racornie déjà par la sécheresse. De nouvelles tentatives pour me remettre en route n'aboutirent qu'à me montrer plus clairement mon impuissance.

« Je finis par tomber dans une langueur somnolente qui allait se changer en assoupissement, quand j'entendis un bruit lointain semblable à celui d'un fourreau d'acier qui bat des éperons de fer. Bientôt un cavalier bien armé et monté sur un cheval vigoureux s'arrêta devant moi. — J'ouvris les yeux.

— Hola! l'ami, me demanda-t-il d'une voix rude, que faites-vous donc là?

« Ma longue barbe, mes habits usés et souillés de poussière, pouvaient excuser jusqu'à un certain point cette apostrophe impérieuse et familière. Je n'en fus pas moins choqué et je répondis d'abord assez brusquement à mon interlocuteur:

« Vous le voyez, je suis occupé... à mourir de soif!

« L'étranger sourit. Une outre rebondie pendait à l'arçon de sa selle. Cette vue, en redoublant ma soif, fit évanouir ma fierté. Je repris la parole pour demander humblement à l'inconnu qu'il voulût bien

me passer l'outre précieuse... » Réconforté et remis dans sa route par cette rencontre inespérée Gabriel Ferry atteignit *l'hacienda della Noria*, qui se trouvait à quelque distance de là!

On appelle ainsi au Mexique les fermes qui s'élèvent au milieu des solitudes; leur construction rappelle moins une habitation rurale qu'une forteresse. — Bâties en pierres de taille avec des terrasses crénelées, des portes massives, des barreaux de fer dans les fenêtres, elles peuvent facilement être défendues contre les bandes de voleurs, ou contre les agressions des partisans dans les guerres civiles. Notre voyageur y resta quelque temps pour assister aux prouesses des dompteurs de chevaux sauvages, et prendre part à une chasse aux tigres en compagnie de deux chasseurs, arrêtés comme lui à l'hacienda.

Bientôt prenant congé de son hôte, il se remit en route, et deux jours après, il arrivait au préside de Tubac, grossier jalon planté par une civilisation douteuse sur les confins de la république et du désert. Ce dernier commence à une petite distance du Tubac, au-delà de la rivière de San-Pedro. Le désert américain n'a pas cette désolante aridité, cette morne sécheresse du désert africain; une luxuriante végétation orne ses solitudes; le nom de prairies semble mieux lui convenir: Gabriel Ferry était enfin arrivé

au terme de son voyage; un splendide paysage se déroula à ses yeux! [1]

« Les prairies qui se terminent au San-Pedro, du côté de Tubac, n'ont pour bornes dans le côté opposé, que les eaux du Missouri. C'était bien là le désert tel que je l'avais rêvé. Au-delà de la rivière, de vertes savanes ondulaient à perte de vue. A mes pieds, un petit lac séparé du San-Pedro par une étroite langue de terre, et qui jadis avait dû faire partie de la rivière, étendait ses eaux bourbeuses. Sur les larges feuilles des plantes aquatiques, des serpents d'eau faisaient reluire au soleil leurs corps visqueux, entrelacés en hideux réseaux. Au-dessus du lac voltigeaient des essaims de grues attirées par ces nombreux reptiles. De longues caravanes de bisons traversaient la plaine silencieuse. D'autres, disséminés par groupes ou par couples, paissaient l'herbe épaisse, ou, couchés sur la pente des collines, promenaient un regard tranquille sur leurs vastes domaines. Plus loin, ces sauvages animaux se livraient de rudes combats, leurs sourds mugissements arrivaient à mes oreilles comme le murmure lointain de la mer, et, comme s'il eût fallu que, même dans le désert, l'homme révélât sa présence, un parti de chasseurs d'une tribu d'Indiens amis, descendait en ce moment le cours du San-Pedro sur des radeaux formés de larges bottes de roseaux soutenues par des calebasses vides. Une recua de mules chargées de lingots d'argent et escortées de leurs guides se dessinait en une longue file à l'horizon. Je restai longtemps ravi devant ce spectacle solennel, prêtant l'oreille à l'harmonie mélancolique de la clochette des mules et aux cadences indiennes, qui troublaient, en montant graduellement, le silence des solitudes. »

[1] *Scènes de la vie sauvage au Mexique*, page 291.

Gabriel Ferry avait atteint le but de son voyage; désormais, son désir était satisfait, il avait vu le désert.

Il revint sur ses pas, en traversant une partie des villes qu'il avait déjà visitées; et quelque temps après il rentrait à Mexico dont il était absent depuis quatorze mois. Il avait d'abord parcouru le Mexique dans toute sa largeur depuis l'Océan Pacifique jusqu'à l'Océan Atlantique, et ensuite de la frontière du désert à Mexico.[1]

« Peu s'en fallut, dit-il [1], que les amis qui venaient au-devant de moi ne crussent faire une fâcheuse rencontre dans le voyageur aux habits en lambeaux et couverts de poussière, à la barbe inculte, au visage hâlé, qui se présentait devant eux. J'avais quitté

[1] *Scènes de la vie sauvage*, page 346.

Mexico depuis quatorze mois, pendant lesquels j'avais fait à cheval, dans l'intérieur de la république, plus de quatorze cents lieues : c'est la distance à peu près du Havre à New-York. Rentré dans la vie civilisée je dépouillai mon accoutrement de voyageur, dont je ne gardai que les longs éperons que j'avais si longtemps chaussés, et le zarape qui m'avait abrité de la rosée de tant de nuits froides comme du soleil de tant de jours brûlants. »

Cette manière de voyager à cheval (la vraie en définitive pour qui veut connaître et étudier) était la seule que Gabriel Ferry aimât, et elle lui était devenue si familière que, en 1840, dans un voyage qu'il entreprit dans le nord de l'Espagne, et notamment dans la Biscaye, il dut s'en servir encore.

La guerre civile, qui désolait ce malheureux pays, était arrivée à sa dernière période, mais les bandes carlistes et les détachements christinos ravageaient encore les campagnes en commettant souvent d'horribles cruautés.

Le service des postes était interrompu ; les guides osaient à peine accompagner le voyageur. Malheur à ceux qui paraissaient suspects ; les christinos les fusillaient immédiatement ; les carlistes, probablement dans le but d'économiser leur poudre, se contentaient de les pendre au premier arbre venu !

Gabriel Ferry eut le bonheur d'échapper aux uns et aux autres, et son voyage ne fut marqué par aucun accident.

II

Gabriel Ferry revint du Mexique au commencement de 1837 : il y était resté environ sept ans. Il dut à ce long séjour de connaître les mœurs mexicaines dans leurs moindres détails : usages, coutumes, superstitions, lois, institutions, vices, abus, rien ne lui échappa.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il se mit à raconter tout de suite les aventures qui lui étaient arrivées, ou les choses étonnantes qu'il avait vues.

Il ne devait le faire que plus tard.

Mais disons-le dès à présent : jamais les lettres ne furent son occupation principale ; elles furent pour lui un délassement de ses affaires ; elles devinrent l'occasion de se rappeler et de fixer des souvenirs qui lui étaient chers. Peut-être est-ce à cette disposition particulière qui lui laissait tout le temps de méditer sa pensée, qu'il faut rapporter cette élégance de forme, cette pureté de style dont tous ses ouvrages sont empreints. La nature même de ses occupations devait éloigner de lui toute idée de culti-